

Culture



Danielle JONCKERS, *La société minyanka du Mali. Traditions communautaires et développement cotonnier*, Paris, L'Harmattan, Collection « Connaissance des Hommes », 1987, 239 pages, cartes, tableaux; ill. h.t.

Jean-Claude Muller

Volume 7, Number 2, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078978ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078978ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Muller, J.-C. (1987). Review of [Danielle JONCKERS, *La société minyanka du Mali. Traditions communautaires et développement cotonnier*, Paris, L'Harmattan, Collection « Connaissance des Hommes », 1987, 239 pages, cartes, tableaux; ill. h.t.] *Culture*, 7(2), 77–78. <https://doi.org/10.7202/1078978ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

skillfully written and crafted, insightful examination of issues that are complex and emotionally wrenching. The issues—oppression, suffering, despair, survival, hope—can and perhaps should be treated by anthropologists in the humanistic mode, along lines followed by this book. On balance, the study is a contribution of some value to psychological anthropology and to the anthropology and sociology of southern Africa, specifically the fields of social change, cultural maladaptation and revitalization. Moreover, while certainly not a conventional “ethnography”, the book does provide bits of solid and interesting ethnographic information, on such matters as child rearing, medical and cosmological concepts, gender roles and relations and group personality. It is an addition to the ethnographic record on an important southern Bantu group about whom relatively little has been written by English-speaking anthropologists.

Danielle JONCKERS, *La société minyanka du Mali. Traditions communautaires et développement cotonnier*, Paris, L'Harmattan, Collection « Connaissance des Hommes », 1987, 239 pages, cartes, tableaux ; ill. h.t.

Par Jean-Claude Muller
Université de Montréal

Ce livre fait le point sur les changements que l'on peut constater aujourd'hui chez les Minyanka du sud-est du Mali suite à l'introduction de la culture commerciale du coton. Comme les Minyanka possèdent les meilleures terres du pays pour ce cultigène, le gouvernement malien a consacré beaucoup d'efforts à persuader les résidents du Minyankala d'entrer dans une économie axée sur l'exportation. Principal producteur de coton en Afrique de l'Ouest, le Mali doit la moitié de cette production au Minyankala. Bien que le coton soit une culture relativement ancienne, ce n'est qu'à partir des années 1960 que les Minyanka y ont été fortement incités par un encadrement technique, des prêts d'argent pour se mécaniser et pour acheter des engrais chimiques. L'analyse des répercussions de ce changement d'orientation sur l'organisation sociale et familiale est le thème dominant du livre mais comme il faut bien exposer ce qu'est la société minyanka dans son ensemble pour comprendre le sens de cette transformation pour les intéressés, l'ouvrage se présente aussi comme une monographie équilibrée des Minyanka. Ils étaient assez mal connus, hormis par quelques articles

récents de l'auteur de ce texte, de Philippe Jaspers et de Jean-Paul Colleyn—qui ont travaillé chez les Minyanka en même temps que Danielle Jonckers. Cette lacune est maintenant comblée grâce à ce livre qui débute par un court chapitre expliquant qui sont les Minyanka. Leur origine est complexe ; ils sont environ 250 000 à parler une langue proche du sénoufo mais leurs pratiques religieuses ressemblent plus à celles des Bambara qui les bordent au nord. Les Minyanka se prétendent autochtones mais ils ont accueilli des fugitifs d'autres ethnies qu'ils ont assimilés. De toute façon, les patronymes sont pour la plupart mandé, les uns se disant aborigènes et les autres se présentant comme migrants de l'ensemble mandingue—Soninké, Bambara, Dyula—ou Peul. Malgré cette diversité d'origine et bien que la majorité parle aussi bambara, les Minyanka ont « une vive conscience de leur appartenance ethnique ».

Le livre se poursuit par un chapitre sur l'occupation du territoire—configuration et implantation des villages, système d'utilisation des champs cultivables, techniques et calendrier agricoles et mode d'accès à la terre. L'organisation sociale est ensuite abordée : communauté familiale, lignages et leurs évolutions respectives d'hier à aujourd'hui—où l'on assiste à une atomisation rapide des unités de production—, sociétés initiatiques, associations religieuses et groupes de travail qui contrebalancent l'influence des lignages et, enfin, associations de chasseurs. Tout ceci est fort complexe et chaque individu obéit à des allégeances multiples (*cross cutting ties* en anglais). Le système matrimonial nous est ensuite présenté ; les hommes minyanka se marient relativement tard et l'écart entre l'âge des conjoints permet un taux de polygynie assez élevé, ce qui est un grand avantage pour le système global de mariage basé sur l'échange direct—quelquefois différé—des soeurs, mais seulement des soeurs classificatoires car donner sa soeur ou sa fille pour en recevoir directement une épouse est vu comme un inceste. On joue ainsi avec les demi-frères et les demi-soeurs un ballet hautement sophistiqué où l'on réussit, sans épouser de consanguins et en faisant entrer dans le système les unités de productions distinctes comme lignages autonomes, à respecter les règles tout en pratiquant une endogamie poussée entre lignages. L'analyse doit beaucoup au travail de Françoise Héritier sur les systèmes omaha. Le système minyanka en est une variante qui passionnera tous les férus de parenté et de mariage. On reste assez ébloui devant tant d'ingéniosité. Toute une série de règles que Françoise Héritier n'a pu découvrir qu'à l'aide de l'ordinateur se vérifient aussi ailleurs même si les Minyanka n'ont pas la même profondeur généalogique que les Samo. Les découvertes de Françoise Héritier ont donc une portée plus générale et, sans qu'on ait nécessairement besoin dans tous les cas de l'ordinateur, il faudra se référer à ces deux études lorsque le chercheur sera confronté à de tels systèmes.

Prenant le modèle bien connu de Van Gennep sur les rites de passage, l'auteure poursuit son ouvrage en décrivant les rites sacrificiels qui accompagnent l'individu de la naissance à la mort, ceci après nous avoir donné un bref résumé de la cosmologie minyanka, la place de Dieu, des ancêtres et des autels. Les Minyanka sacrifient beaucoup et souvent ; il faut, nous dit Danielle Jonckers, analyser ce système aussi en termes économiques et se garder de négliger cet aspect. Ces sacrifices nécessitent la création de sociétés de culture dont les membres se procurent les animaux nécessaires aux sacrifices en échange de leur travail sur les champs d'autrui. Si de nos jours de nombreux cadets affectent de boudier les sacrifices, le système permet cependant à d'autres cadets de le miner de l'intérieur en utilisant des autels dits de sorcellerie. D'autres cadets, encore, choisissent de devenir musulmans.

L'organisation politique se présente comme « éclatée » ; les différentes institutions « s'emboîtent ou se recourent ». C'est un équilibre précaire entre l'influence des aînés des groupes familiaux, des chefs de quartiers, du chef de terre, du chef administratif et des chefs des sociétés initiatiques, ce qui fait, on l'avouera, beaucoup de monde. Cependant, dans le nord du Minyankala, on trouve quelques villages présentant une variante dans la royauté divine à la Frazer mais qui ressemble aussi aux chefs samo et dogons. On aimerait en savoir un peu plus sur cette intéressante institution. Les villages sont politiquement autonomes mais des liens sont créés entre eux par des associations initiatiques et cynégétiques. Les Minyanka ont toujours été reconnus pour leur esprit d'indépendance. À l'intérieur du même village, les quartiers se dressaient les uns contre les autres, pour ne rien dire des escarmouches ou attaques entre villages. Les communautés vivaient donc très repliées sur elles-mêmes. Au XIX^e siècle, les Minyanka furent en butte aux exactions des Bambara, des Dyula et des Peul ; des guerres sanglantes précédèrent l'arrivée des Français qui eurent bien du mal à soumettre ces vaincus turbulents qui regardent avec méfiance et non sans de bonnes raisons tout ce qui leur est imposé—ou suggéré—de l'extérieur, ceci encore aujourd'hui.

Les deux derniers chapitres sont plus particulièrement consacrés à l'économie, à l'organisation du travail, aux groupes de travailleurs ainsi qu'à la tenure foncière. Les unités de production sont démographiquement importantes mais elles tendent à éclater aujourd'hui ; cet éclatement est le phénomène « économique et sociologique le plus important du XX^e siècle ». Outre l'agriculture, les Minyanka élèvent des boeufs, des ânes, des ovins et des caprins ; ils pratiquent aussi la chasse—quoique de moins en moins, la pêche et l'apiculture. La colonisation a introduit le travail salarié ainsi que les marchés qui se sont mis à proliférer. L'artisan principal était le forgeron qui fondait aussi le fer. C'est un

personnage possédant un statut particulier qui est en train de changer depuis l'introduction des tracteurs et de la charrue attelée. Les « nouveaux forgerons » se sont recyclés dans la mécanique et ils peuvent devenir riches et influents tandis que les « anciens forgerons » voient leur statut se détériorer. L'introduction de la culture du coton et de la mécanisation a amené pour beaucoup une plus grande aisance matérielle mais l'auteure prend soin de bien montrer que chaque fois qu'ils le peuvent, les Minyanka considèrent que l'autosubsistance vivrière doit passer avant le coton, ce qui n'a pas toujours été facile car le gouvernement malien les a aussi obligés à commercialiser leur mil par de véritables réquisitions. Toute une stratégie complexe est déployée par les Minyanka pour être autosuffisants tout en vendant, en plus, leur coton. Tout ceci ne va pas sans difficultés et crée un équilibre bien fragile entre tradition et modernité, la conversion à l'Islam semblant pour bien des jeunes une manière de se sortir de toutes ces exigences contradictoires.

Le livre est d'une écriture rapide, précise et il est rempli de détails ethnographiques pertinents ; l'auteure réussit très bien à marier l'ordre ancien et le nouveau dans chacun des chapitres. Comme il s'agit d'un livre sur *la société minyanka*, la culture, la religion et la cosmogonie/cosmologie ne sont que mentionnés pour situer à quelle place ils ont leur importance. Le lecteur qui voudrait en savoir plus se référera aux articles déjà publiés et consacrés à ces questions, articles signés de l'auteur de ce texte, de Philippe Jaspers et de Jean-Paul Colleyn et parus surtout dans la revue *Systèmes de pensée en Afrique noire*.

Margaret C. RODMAN, *Masters of Tradition: Consequences of Customary Land Tenure in Longana, Vanuatu*. Vancouver: University of British Columbia Press, 1987. 208 pages, Can. \$21.95, US \$17.95.

by Roger M. Keesing
Australian National University

Margaret Rodman's fieldwork in Vanuatu has yielded interpretations of high quality of "traditional" patterns of feasting and exchange and of the transformations of Longana in the colonial and postcolonial periods. In this tightly-argued book, she shows how the past and present intertwine—how the Longanans use and invoke the past and how they have adapted to their peripheral position in the world economy as copra producers.